

# Sagas islandaises

*Coll. « Famagouste »*

Saga de Hrólfr kraki

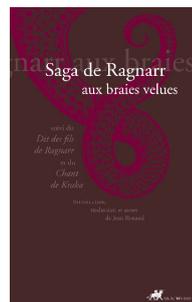
Saga de Bárdr *suivie de* Saga des hommes de Holmr

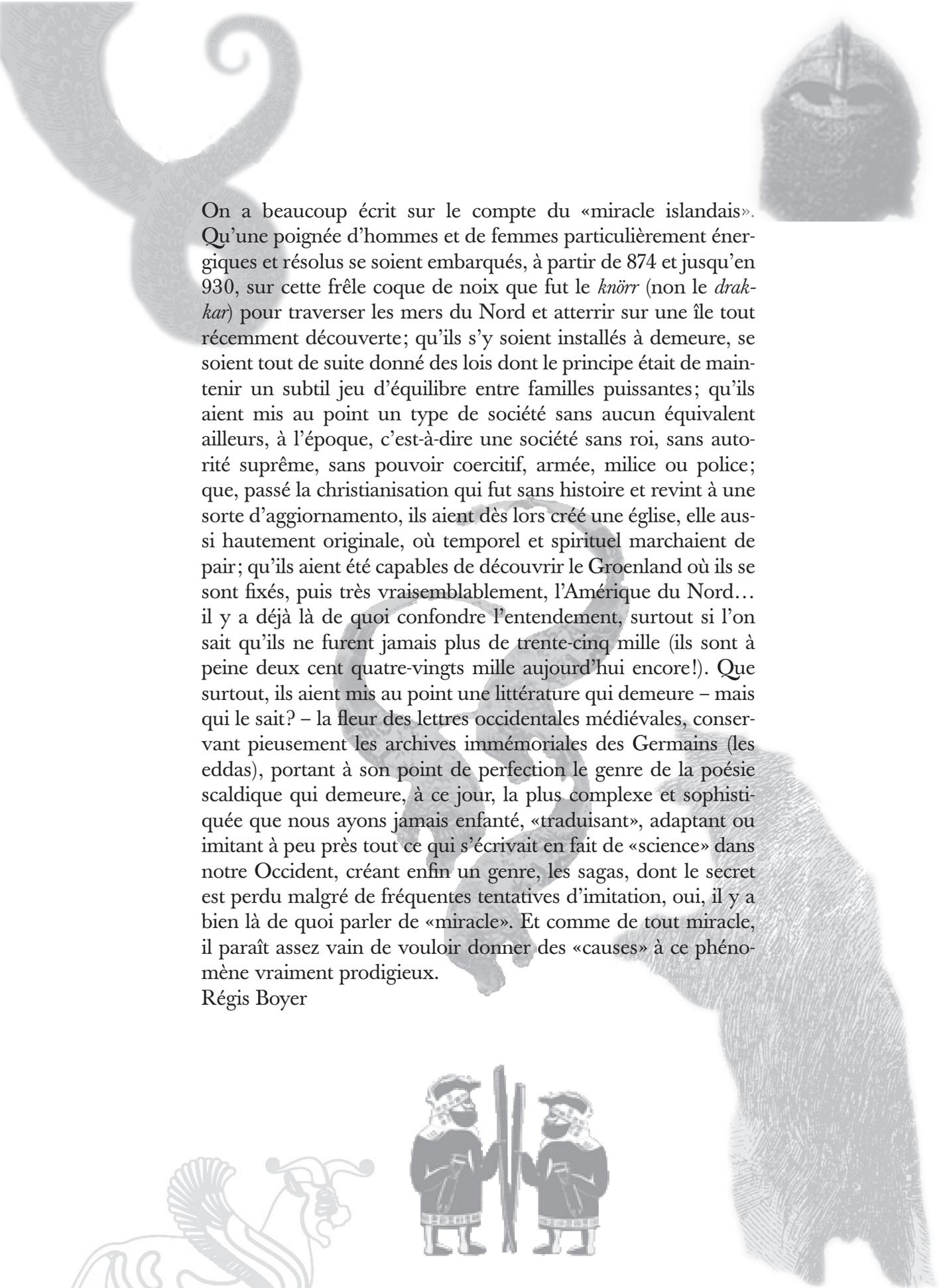
Saga de Ragnarr aux braies velues

Saga de Hrolfr sans Terre

*Coll. « Fictions »*

La Saga des Fiers-à-bras



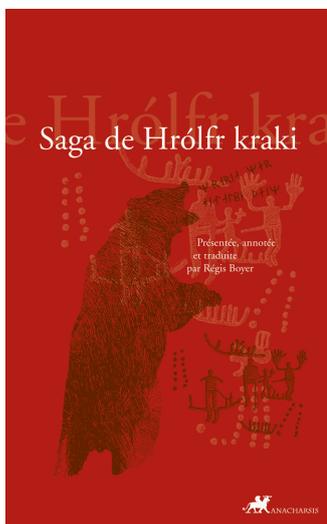


On a beaucoup écrit sur le compte du «miracle islandais». Qu'une poignée d'hommes et de femmes particulièrement énergiques et résolus se soient embarqués, à partir de 874 et jusqu'en 930, sur cette frêle coque de noix que fut le *knörr* (non le *drakkar*) pour traverser les mers du Nord et atterrir sur une île tout récemment découverte; qu'ils s'y soient installés à demeure, se soient tout de suite donné des lois dont le principe était de maintenir un subtil jeu d'équilibre entre familles puissantes; qu'ils aient mis au point un type de société sans aucun équivalent ailleurs, à l'époque, c'est-à-dire une société sans roi, sans autorité suprême, sans pouvoir coercitif, armée, milice ou police; que, passé la christianisation qui fut sans histoire et revint à une sorte d'aggiornamento, ils aient dès lors créé une église, elle aussi hautement originale, où temporel et spirituel marchaient de pair; qu'ils aient été capables de découvrir le Groenland où ils se sont fixés, puis très vraisemblablement, l'Amérique du Nord... il y a déjà là de quoi confondre l'entendement, surtout si l'on sait qu'ils ne furent jamais plus de trente-cinq mille (ils sont à peine deux cent quatre-vingts mille aujourd'hui encore!). Que surtout, ils aient mis au point une littérature qui demeure – mais qui le sait? – la fleur des lettres occidentales médiévales, conservant pieusement les archives immémoriales des Germains (les eddas), portant à son point de perfection le genre de la poésie scaldique qui demeure, à ce jour, la plus complexe et sophistiquée que nous ayons jamais enfanté, «traduisant», adaptant ou imitant à peu près tout ce qui s'écrivait en fait de «science» dans notre Occident, créant enfin un genre, les sagas, dont le secret est perdu malgré de fréquentes tentatives d'imitation, oui, il y a bien là de quoi parler de «miracle». Et comme de tout miracle, il paraît assez vain de vouloir donner des «causes» à ce phénomène vraiment prodigieux.

Régis Boyer



ANACHARSIS



ANONYME

## SAGA DE HRÓLFR KRAKI

Traduit du vieil islandais, présentée et annotée par Régis Boyer

DATE DE PARUTION : 12 SEPTEMBRE 2008

176 PAGES

FORMAT : 12,5 x 20 cm

ISBN : 978-2-914777-49-0

RIX : 17 €

La Saga de Hrólfr kraki est comme la lueur de l'aube se levant sur la littérature des sagas légendaires islandaises, dites aussi «sagas des temps anciens» ou «sagas mensongères». Façonnée probablement au VI<sup>e</sup> siècle, elle est apparentée au célèbre Beowulf anglo-saxon, avec lequel elle partage quelques héros, et comme lui, surtout, elle puise à pleines mains dans les ténèbres des légendes archaïques du Nord pour donner matière à son propos.

Soit donc, en des temps primitifs, une lignée royale maudite du Danemark, celle des Skjöldungar, dont les frères fondateurs s'entretuent par soif du pouvoir, et dont l'un des brillants rejetons, après avoir vengé l'assassinat de son père par son oncle, épouse sans le savoir sa propre fille du fait de la vengeance d'une reine-sorcière outragée. De cette union naîtra Hrólfr, appelé à faire régner la paix dans son royaume. C'est sans compter sur la versatilité du dieu pourvoyeur de victoire, cauteleux et traître à l'occasion, Odin.

Ainsi se déploie une saga sans équivalent, épousant souvent un style épique qui n'est pas sans rappeler le cycle arthurien dès lors qu'elle rapporte en outre les aventures des héros qui accompagneront Hrólfr jusqu'au terme de son destin. Bödvarr, l'homme-ours, ou Hjalti, le lâche devenu preux après avoir bu le sang du dragon, sont parmi les grandes figures de cette geste pleine de passions effrénées et de sorcières maléfiques assistées de trolls immondes; les bêtes sauvages, comme des totems, surplombent de leur ombre les affrontements des rois du Nord, qu'il s'agisse de l'Ours danois ou du Verrat gigantesque des Suédois.

Car la Saga de Hrólfr kraki conte par la légende la naissance des premiers royaumes scandinaves, dans une atmosphère où la magie (et singulièrement la magie chamanique) inonde le monde des vivants au point que le surnaturel ne se laisse plus guère distinguer.

Mais c'est aussi bel et bien un roman, où les tourments des personnages sont rendus saisissants dans une rigoureuse économie de moyens, tels les errements d'Yrsa, mère et sœur de Hrolfr, aux prises avec la passion qu'elle éprouve pour son père et époux Helgi, lui-même incapable de mettre un frein à ses emportements qui pourtant le détruisent.

D'une richesse documentaire et narrative extrême dont on a pas encore exploré tous les recoins, la *Saga de Hrólfr kraki*, célèbre dans le monde anglo-saxon, n'avait jamais été traduite en français. Il existe du reste une habile paraphrase traduite en français de ce récit, *La saga de Hrólfr Kraki*, un roman de l'auteur américain Poul Anderson en Folio SF, qui connaît encore aujourd'hui un gros succès.

*Régis Boyer est professeur émérite de l'université Paris IV Sorbonne. Grand spécialiste de la civilisation scandinave médiévale, il a notamment publié les Sagas islandaises chez Gallimard, collection «La Pléiade», L'Edda poétique, chez Fayard, Yggdrasil, la religion des anciens scandinaves chez Payot et Le monde du double, la magie chez les anciens Scandinaves chez Berg International. Régis Boyer a également déjà traduit aux Éditions Anacharsis la Saga de Hrolfr sans terre (2004), la Saga de Bárdr (2007) et La Saga des Fiers-à-bras de Haldor Kiljjan Laxness, dans la collection Fictions.*





## EXTRAITS

## D'Adils, roi d'Uppsalir

### Chapitre XLIII

#### *Démêlés de Gramr et du verrat sacrificiel*

Ils dormirent après cela et furent réveillés par un vacarme si grand, au-dehors, que tout résonnait et que la maison dans laquelle ils étaient couchés tremblait comme si elle se trouvait sur un sol meuble.

Vöggr prit la parole : «Voilà que le verrat a été mis en marche, il doit être envoyé par le roi Adils pour tirer vengeance de vous; c'est un si grand tröll que personne ne peut lui résister.»

Le roi Hrólfr avait un grand chien appelé Gramr\*. Il était avec lui. Il était fort éminent par la vaillance et la force. Sur ce, entra le tröll sous les espèces d'un verrat\*\* et des sons hideux émanaient de ce méchant tröll. Bödvarr excita contre le verrat le chien qui, sans la moindre hésitation, se précipita sur le verrat. Il y eut un rude combat. Bödvarr porta secours au chien et assena des coups au verrat, mais son épée ne mordit jamais sur le dos de la bête. Le chien Gramr était tellement rude qu'il arracha les oreilles du verrat et avec elles toute la chair des joues et, tout à coup, le verrat disparut comme il était venu. Alors, le roi Adils arriva sur la maison avec une grande troupe et mit aussitôt le feu à la maison. Par

\* Ce nom, lui aussi, appelle l'attention. Il y a un Gramr dans la geste de Sigurdr meurtrier du dragon, le paragon du héros nordique ; le mot désigne l'épée que le nain Reginn a forgée pour le héros. Comme si l'auteur s'amuse à aligner les noms prestigieux qu'il glane dans la tradition. L'adjectif *gramr* signifie proprement : «courroucé.»

\*\* Il y aurait beaucoup à dire du verrat qui était, dans la mythologie scandinave, l'animal sacré et représentatif de la fertilité-fécondité attaché au dieu Freyr dont nous savons qu'il jouit d'un culte particulier en Suède, toponymie à l'appui. Il existe d'ailleurs, dans la *Saga de Saint Óláfr*, un personnage appelé Sigurdr *sýr*, Sigurdr la truie, surnom nullement dépréciatif, au contraire, il signifie que Sigurdr était riche. Il n'est pas exclu, de plus, que le terme Svíthjóð (Suède) soit la nation (*svi* pouvant renvoyer à *sjr* que nous venons de voir) de la truie. Le verrat en tant que symbole de la virilité et de la férocité figure sur de nombreux objets exhumés par l'archéologie, comme au sommet des casques trouvés à Sutton Hoo, en Angleterre, ou à Vendel, en Suède précisément. Ailleurs encore, il est question du *sónargöltr* ou «verrat sacrificiel», ce qui suffit à établir le rôle que jouait cet animal dans les opérations culturelles. L'assimilation verrat-tröll (et nous avons déjà dit que tröll sera un des termes traduisant démon à l'époque chrétienne) témoignerait de la culture chrétienne de notre auteur.

là, le roi Hrólfr et ses gens comprirent que de nouveau, le combustible ne manquerait pas.

Bödvarr dit : «Ce serait une bien mauvaise façon de mourir si nous devons brûler ici, à l'intérieur. Je préférerais tomber devant les armes en terrain découvert, ce serait une fin de vie bien mauvaise pour le roi Hrólfr si cela devait se produire. Je ne vois pas de parti plus beau à prendre que de nous jeter contre les planches de la cloison, de fracturer la maison et d'en sortir, si cela se peut» – mais ce n'était pas un jeu d'enfants, toutefois, la maison était fortement charpentée – «que chacun de nous ait un homme devant lui lorsque nous sortirons et ils céderont encore une fois.

– Voilà un excellent dessein, dit le roi Hrólfr, cela va nous servir parfaitement.»

### Chapitre XLIV

#### *De la reine Ýrsa et du roi Hrólfr*

Ils prennent donc le parti de se jeter sur la cloison si rudement et forcenément qu'ils la mettent en pièces et qu'ils parviennent à sortir de la sorte. Le passage, dans la forteresse, était tout couvert de gens en broigne. La plus brutale bataille éclate entre eux, le roi Hrólfr et ses champions avancent féroce­ment. La troupe du roi Adils diminue devant eux. Ils n'ont jamais affronté gens si fiers ni hautains qu'ils n'aient à mordre la poussière devant leurs grands coups.

Dans cette rude bataille, le faucon du roi Hrólfr sort en volant de la forteresse et se pose sur l'épaule du roi, agissant comme s'il avait à se vanter d'une grande victoire.

Bödvarr dit : «Il a l'air d'avoir accompli un haut fait.»

Un homme du roi Adils qui avait à prendre soin des faucons se hâta de monter au grenier où ils étaient gardés et trouva étrange que le faucon du roi Hrólfr fût parti, et il découvrit que tous les faucons du roi Adils étaient morts.

La bataille s'acheva par le fait que Hrólfr et ses hommes avaient tué quantité de monde et que rien ne leur avait résisté. Mais le roi Adils avait disparu et l'on n'avait pas idée de ce qu'il était devenu. Ceux des hommes du roi





Adils qui restaient debout demandèrent grâce et on la leur accorda.

Après cela, Hrólfr et ses hommes entrèrent hardiment dans la halle. Bödvarr demanda alors sur quel banc le roi Hrólfr voulait siéger.

Le roi Hrólfr répondit : «Nous nous assoirons sous le dais\* du roi lui-même, et je siégerai sur le haut-siège.»

Le roi Adils ne vint pas dans la halle, il estimait avoir souffert gravement et avoir enduré grande honte en dépit de tous les artifices qu'il avait recherchés. Ils siégèrent un moment dans le calme et le repos.

Alors, Hjalti le magnanime dit : «Ne serait-il pas avisé que quelqu'un aille voir nos chevaux pour savoir s'ils ne manquent pas de ce dont ils ont besoin?»

C'est ce que l'on fit et lorsque l'homme revint, il dit que les chevaux avaient été honteusement traités et raconta comment ils avaient été malmenés, comme on l'a dit précédemment. Le roi Hrólfr ne se laissa pas affecter, sinon qu'il dit que tout s'était passé de la même façon dans leurs démêlés avec le roi Adils.

Alors, la reine Yrsa entra dans la halle et se rendit devant le roi Hrólfr, le saluant avec raffinement et élégance. Il fit bel accueil à ses salutations.

Elle dit : «On ne t'a pas accueilli, parent, comme je l'aurais voulu et qu'il l'aurait fallu, et tu ne vas pas t'attarder plus longtemps ici, mon fils, en un lieu si inhospitalier, car on assemble de grandes troupes par tout le pays des Svíar. Le roi Adils a l'intention de vous tuer tous comme il le voulait depuis longtemps s'il avait pu y parvenir, ta bonne chance\*\* est plus puissante que sa sorcellerie. Et voici une corne d'argent que je veux te remettre et dans laquelle sont conservés tous les meilleurs anneaux du roi Adils, y compris celui qui s'appelle Svíagríss\*\*\*, qu'il

estime meilleur que tous les autres»; et en plus, elle lui remit beaucoup d'or et d'argent. Ce trésor était si grand qu'une seule personne aurait eu du mal à l'estimer.

Vöggr était présent et reçut du roi Hrólfr beaucoup d'or pour ses fidèles services.

La reine fit amener douze chevaux, tous de couleur rousse, sauf un qui était blanc comme neige, c'est lui que devait monter le roi Hrólfr. C'étaient ceux qui s'étaient avérés les meilleurs de tous les chevaux du roi Adils, tout caparaçonnés. Elle leur remit des boucliers et des heaumes et des armures et autres excellents équipements, les meilleurs qui se soient trouvés, car le feu avait gâté leurs habits et leurs armes. Elle leur donna avec grande générosité toutes ces choses dont ils avaient besoin.

Le roi Hrólfr dit : «Est-ce que tu m'as donné les biens qui m'appartenaient de droit et qu'avait possédés mon père?»

Elle dit : «En maintes choses, cela est plus que ce que tu avais à réclamer, mais toi et tes hommes avez acquis ici grand renom. Équipez-vous au mieux de sorte que l'on ne puisse vous vaincre, car on va vous mettre encore à l'épreuve.»

Après cela, ils montèrent sur leurs chevaux. Le roi Hrólfr parla en termes affectueux à sa mère et ils se quittèrent avec tendresse.

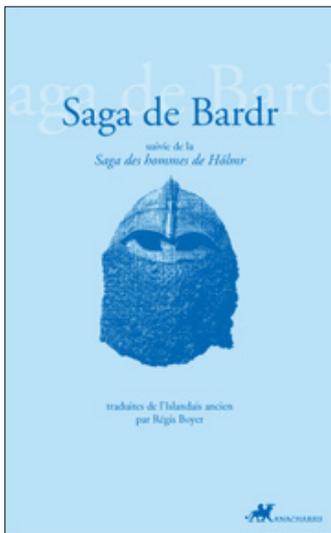
\* Il faut comprendre que le trône royal (haut-siège, ici *öndvegi*) était surmonté d'un dais. Pour plausible qu'il soit, le détail est rarement mentionné et, une fois encore, doit témoigner d'une référence implicite aux usages méridionaux.

\*\* De nouveau, nous avons ici un terme capital : la reine parle d'*audna* qui est la fortune, la chance qui vous est échue, que le destin vous a réservée. Voyez là-dessus l'« Essai sur le sacré chez les anciens Scandinaves » en tête de l'édition de *L'Edda poétique*, Paris, Fayard, 1992.

\*\*\* Une fois de plus, l'auteur puise dans le trésor des évocations antiques. *Svíagríss* signifie « Porc des Svíar » - revoir la note 112 supra. Il en est question dans la *Skjöldunga saga*, où, toutefois, cet anneau aurait été enlevé aux Svíar par l'un des prédécesseurs de Hrólfr. Pour Snorri

Sturluson dans son *Edda*, ce seraient les lointains ancêtres d'Adils qui auraient possédé cet anneau.





ANONYME

## SAGA DE BÁRDR SUIVIE DE SAGA DES HOMMES DE HÓLMR

Traduit du vieil islandais par Régis Boyer

---

DATE DE PARUTION : 13 AVRIL 2007

176 PAGES

FORMAT : 12,5 x 20 cm

ISBN : 978-2-914777-37-7

PRIX : 17 €

---

### Récits fondateurs du monde scandinave

**B**árdr, descendant de géants des neiges du grand Nord, devient au terme de ses aventures l'esprit tutélaire d'un glacier d'Islande; Hödr, le héros de la Saga des hommes de Hólmr est un proscrit, brigand et criminel, qui trouve refuge sur l'îlot de Hólmr, où lui et tous ses compagnons seront exterminés l'un après l'autre. Ces victimes donneront leurs noms à de célèbres lieux islandais. Ces deux sagas font ainsi figure de récits fondateurs.

### Deux sagas uniques aux personnages et à l'atmosphère atypiques.

**L**a *Saga de Bárdr* est le récit extraordinaire de l'apparition, dans les brumes du glacier dénommé Snæfell (célèbre pour être le point de départ de l'exploration au centre de la terre de Jules Verne), d'un géant protecteur, dont l'histoire mêle hommes et dieux, demi-dieux ou créatures surnaturelles dans des querelles qui relèvent plus du

mythologique que du légendaires. C'est en effet tout un peuple de créatures d'un monde de neige qui nous est présenté, chacun dénommé d'après la neige poudreuse ou molle, d'après le givre ou le gel. Ce conte fantastique met en scène les tréfonds mythologiques des mondes des glaces.

**L**'extraordinaire de la *Saga des hommes de Hólmr* réside plutôt dans la stature de son principal protagoniste : Hödr. C'est un proscrit, un être rejeté du monde qui, malgré des débuts prometteurs, se fera brigand et pillard, pressé par un destin fatal. L'imagination romanesque se déploie ici avec un bonheur sans mélange, grâce à la maîtrise de la conduite du récit qui mène Hödr vers son trépas, après avoir su gagner gloire et renommé en Norvège.

**C**es deux sagas, empreintes du sentiment tragique du destin, résonnent des échos de la mythologie nordique et de l'histoire ancienne de l'Islande.



ANACHARSIS



## LA PRESSE EN PARLE

### Papercuts

Clémence, août 2008

Si la *Saga de Ragnarr aux braies velues* illustre la dimension guerrière et conquérante des peuples de la Scandinavie médiévale, celles dont nous parlerons ici explorent plus particulièrement la colonisation de l'Islande ainsi que deux thèmes de grande importance dans cette culture ancienne : le rapport au surnaturel et le bannissement.

Toutes deux, à l'instar de la première citée, appartiennent à la catégorie des sagas légendaires, c'est à dire reposant sur des faits historiques réunis dans une multitude de textes latins qui servirent de source à leur rédaction plus tardive (fin du XIII<sup>e</sup> siècle pour les deux récits concernés) par d'autres générations de clercs en islandais ancien, ou vieux norrois. Pour la première fois traduites en français, il devient désormais possible à tout un chacun de se documenter sur ces temps où les hommes croyaient autant aux pouvoirs de la justice qu'à leur destin implacable.

La *Saga de Bárdr* narre l'histoire de ce descendant des Géants des glaces ainsi que les exploits de son fils, Gestr. Bárdr s'est distingué par ses hauts faits, navigant jusqu'en Islande et participant activement à sa colonisation, vivant avec les siens avant qu'un épisode malheureux ne l'incite à se retirer du monde et à s'installer dans une montagne portant désormais son nom. Il devint ainsi aux yeux de tous une sorte de divinité tutélaire. On apprend que ces esprits protecteurs tenaient une grande place dans la vie des marchands-prédateurs, les Vikings ayant en effet pour coutume de placer sur leur drakkars de monstrueuses figures de proue destinées à les effrayer et s'assurer la victoire dans les lieux où ils accostaient. Ils les retiraient ensuite de retour vers leurs terres.

Les interventions de Bárdr auprès des hommes s'apparentent grandement à celles d'Odin qui apparaîtra souvent au fil des récits, se présentant sous l'un de ses multiples noms. Secourables et de bon conseil, l'un et l'autre se montrent lors de situations inextricables ou périlleuses. Le surnaturel n'arrête pas là ses merveilles, car trölls et sorcières demeurent de puissants obstacles dans les avancées du père et du fils. Le vieil idiome distingue d'ailleurs les termes «magicien» et «sorcier», exaltant les savoirs du premier et condamnant les pratiques de l'autre, dont les méfaits étaient tristement avérés et craints.

La seconde saga conte quant à elle la chute d'un homme valeureux nommé Hódr. Les dons étaient nombreux, mais de sombres histoires de famille s'amplifiant d'actes impardonnables le condamnèrent au bannissement. Après une succession de pillages, lui et ses hommes se réfugièrent sur l'îlot de Hólmr où ils élèvent une ferme. L'histoire nous apprend comment les villageois déterminèrent un destin déjà dessiné dans un rêve prophétique. On retient notamment l'influence plus que néfaste d'un anneau dérobé dans le tertre profané du tröll Sóti, un aspect qui laisse vagabonder l'esprit sur la postérité d'un tel motif.

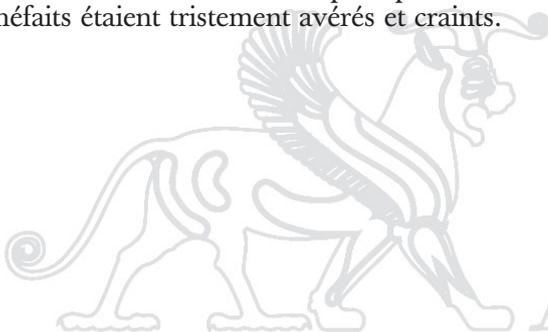
Le style narratif est fort singulier, concis et courant sans trêve d'un fait à l'autre, ne prenant en compte le détail que s'il a réellement un impact dans la poursuite des événements. Une strophe scaldique riche de magnifiques métaphores (l'homme devient «génévrier du feu», entre autres exemples que l'on se retient de cataloguer) sera déclamée de temps à autre, sans pour autant laisser place à la poésie proprement dite et encore moins à toute effusion de sentiments.

Entre neige et brouillard, les deux sagas éclairent les us et coutumes de la société d'alors, qu'il s'agisse d'un système juridique des plus complexes, de traditions matrimoniales parfois curieuses ou de jeux pouvant fréquemment dégénérer (comme le mémorable lancer d'ossements auquel Gestr participe, brisant ici une mâchoire ou faisant ailleurs tomber un œil).

On observe également l'influence de la main des gens d'Église sur ces récits, octroyant de miraculeux pouvoirs au prêtre qui accompagna Hódr dans une de ses expéditions et teintant certains passages d'une dimension hagiographique. Paganisme et christianisme se heurtent en ces siècles de transition où le baptême devient peu à peu critère d'acceptation sur le territoire norvégien.

Enfin, et il convient de s'arrêter là bien que la lecture de tels ouvrages incite au bavardage, l'auteur initial du texte démontre avec passion son intérêt pour la généalogie, ce qui pourrait étourdir le lecteur, mais participe au charme de cette littérature surgissant de l'oubli grâce à la plume de Régis Boyer, qui traduisit en outre de nombreux textes de ce type et apporte de précieux outils de compréhension.

On reste avide de nouvelles explorations des trésors d'Anacharsis, maison d'édition spécialisée dans les textes anciens.





## EXTRAIT

# Helgi, fille de Bárdr

Thorkell Rauddfeldsson eut deux fils de sa femme. L'un s'appelait Sölvi et l'autre Raudfeldr, d'après le père de Thorkell. Ils furent élevés à Arnarstapi et ce furent des hommes prometteurs. Les filles de Bárdr grandirent à Laugarbrekka, toutes deux grandes et belles. Helga était l'aînée. Les fils de Thorkell et les fille de Bárdr jouaient ensemble en hiver sur la glace qui couvrait les rivières du voisinage et qui s'appellent Barnaár. Ils jouaient longtemps joyeusement et avec grande ardeur. Les fils de Thorkell voulaient commander parce qu'ils étaient plus forts, mais les filles de Bárdr ne voulaient pas se laisser dominer si elles le pouvaient.

Il se fit qu'un jour, ils étaient en train de jouer et il y eut compétition entre Raudfeldr et Helga. Il y avait des blocs de glace sur la mer ce jour-là. Le brouillard était épais. Ils jouaient tout au bord de la mer. Raudfeldr poussa alors Helga dans la mer sur un bloc de glace dérivant. Il y avait un grand vent soufflant de la terre. Le glaçon dériva alors jusqu'aux blocs de glace en haute mer. Helga grimpa dans le champ de glace. La même nuit, la glace dériva loin de la rive et alla en haute mer. Elle suivit la glace qui dériva si rapidement qu'en sept jours, Helga arriva sur la glace du Groenland.

Habitait alors à Brattahlíð Eiríkr le Rouge, fils de Thorvaldr, fils d'Àsvaldr\*, fils de Thórir aux Boeufs. Eiríkr avait épousé Thjóldhildr, fille de Jörundr fils d'Atli et de Thorbjörn à la poitrine de knörr, qui était la fille adoptive Thorbjörn de Haukadadr. Leur fils était Leifr le Chanceux. Eiríkr s'était installé au Groenland un hiver plus tôt\*\*.

Helga accepta de loger pour l'hiver chez Eiríkr. Logeait

\* Selon le *Livre de la colonisation*, il manque un chaînon : Úlfr qui est père d'Àsvaldr.

\*\* Ce passage, évidemment, est intéressant. Il recoupe, si l'on veut, les sagas dites du Vinland (*La saga d'Eiríkr le Rouge* et *La saga des Groenlandais*). Si l'on tient que Bárdr est arrivé en Islande en 874, il n'est guère possible qu'il est connu Eiríkr le Rouge et ce dernier n'aurait pu coloniser le Groenland «un hiver plus tôt». Eiríkr est arrivé au Groenland, pour la première fois, en 981 ou 982 et a entrepris de coloniser ce pays en 985 ou 986. On sait que Leifr le Chanceux est censé avoir découvert l'Amérique (Terre-Neuve ou le Labrador). Pour comprendre le surnom de Thorbjörg, on se rappellera que le *knörr*, qui était le bateau viking normal, avait une proue relevé en arc.

alors chez Eiríkr un homme qui s'appelait Skeggi, fils de Skinna-Björn, fils de Skútadar-Skeggi. Il était Islandais et était surnommé Midfjardar-Skeggi parce qu'il habitait Reykir dans le Midfjördr, mais il était longtemps en voyages de commerce\*.

Helga était une très belle femme. On trouvait étrange la façon dont elle était arrivée et à cause de cela, elle fut appelée tröll par certaines gens. Elle avait d'ailleurs la valeur d'un homme en fait de force, quoi qu'elle entreprît. Elle dit toute la vérité sur son voyage. Eiríkr connaissait sa famille, car il connaissait Bárdr même s'il était jeune quand ce dernier était arrivé en Islande.

Un jour, Helga était dehors, elle regarda autour d'elle et déclama une *vísa*\*\* :

1. Heureuse serais-je  
si je pouvais voir  
Búrfell et Bali,  
les deux Lóndrangir,  
Adaltheegnshólar  
et Öndvertnes,  
Heidarkolla  
et Hreggnasi,  
Dritvíkrmöl  
devant les portes de mon père adoptif\*\*\*.

Ces noms de lieux se trouvent tous dans le Snjófellsnes. Skeggi prit Helga chez lui et en fit sa concubine. Pendant l'hiver, des tröllum, des monstres descendirent dans l'Eiríksfjördr et firent grands maux et dommages, mettant les bateaux en pièces, brisant les os aux gens. Ils étaient trois, un mâle et une femelle et leur fils. Skeggi se prépara à les

\* Skeggi du Midfjördr est bien connu des sagas. L'expression : «il était souvent en voyage de commerce» convient parfaitement à un viking!

\*\* Une *vísa* désigne une strophe dans la poésie scaldique. Comme toujours, je n'ai pas tenté une traduction littérale de ce qui demeure la forme la plus compliquée, la plus élaborée de poésie qu'ait jamais inventé l'Occident.

\*\*\* Helga énumère ici les noms des lieux qu'elle aime en Islande. Cette strophe ressemble à une *thula*, genre poétique classé qui consiste à énumérer des noms.





tuer et cela se fit de telle sorte que Helga l'aïda et lui sauva presque la vie. L'été suivant, Skeggi se rendit en Norvège et y demeura deux hivers. L'été d'après, il alla en Islande et Helga avec lui, chez eux à Reykir, à leur demeure. On ne mentionne pas que lui et Helga aient eu des enfants ensemble.

Il faut dire maintenant que les filles de Bárdr vinrent à Laugarbrekka, trouvèrent leur père et dirent comment les choses s'étaient passées avec Raudfeldr et Helga, sa fille. Cela mit Bárdr dans une grande colère, il se leva d'un bond et se rendit à Arnarstapi. Il avait le visage bien sombre. Thorkell n'était pas chez lui. Il était allé en mer. Les garçons, Raudfeldr et Sölvi étaient dehors. L'un d'eux avait douze hivers et l'autre, neuf. Bárdr en prit un sous chacun de ses bras et se rendit avec eux dans la montagne. Il ne leur servait à rien de se battre, car Bárdr était si fort qu'il aurait pu les tenir ainsi même s'ils avaient été adultes. Quand il arriva en haut de la montagne, il jeta Raudfeldr dans une crevasse si profonde et grande qu'il était mort sur-le-champ lorsqu'il arriva au fond. L'endroit s'appelle maintenant Raudfeldarsgjá\*. Il s'en fut avec Sölvi un peu plus loin sur un rocher élevé. Là, il jeta Sölvi en bas de sorte qu'il se brisa le cou et la tête et mourut de la sorte. Cela s'appelle maintenant Sölvahamarr\*\*. Après cela, il revint à Arnarstapi, dit la mort des frères et s'en fut ensuite chez lui. Thorkell arriva chez lui alors et apprit comment avait eu lieu le trépas de ses fils. Il fit demi-tour à la recherche de son frère et lorsqu'ils se rencontrèrent, il n'y eut pas de salutations entre eux, ils se précipitèrent immédiatement l'un contre l'autre, tout volait devant eux. Thorkell resta gisant un moment et Bárdr alla chez lui. Thorkell s'était cassé l'os de la cuisse dans leur lutte. Il se releva et se rendit en boitant chez lui. Puis on pansa sa jambe et il guérit complètement. Il fut surnommé ensuite Thorkell Jambe Bandée.

Quand il fut guéri, il s'en alla de Snjófellsnes avec tous ses biens et se rendit vers l'est chez Hængr Thorkelsson. Sa mère était Hrafnhildr, fille de Ketill hængr\*\*\* de Hrafnista. Il avait colonisé tous les Rangárvellir et habitait Hof-du-

bas. Sur le conseil de Ketill hængr, Thorkell colonisa le pays autour du Thrírhyrningr\* et habita là au pied de la montagne, côté sud. Il est compté parmi les colonisateurs. Il avait fort la faculté de changer de forme. Il eut de sa femme les enfants que voici : Börkr Homme à la Dent Noire, père de Starkadr d'en bas du Thrírhyrningr et Thórny qu'épousa Ormr Stórolfsson, et Dagrún, mère de Bessi\*\*.

\* *Gjá* : crevasse.

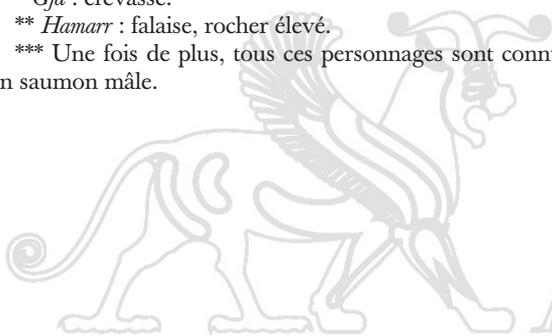
\*\* *Hamarr* : falaise, rocher élevé.

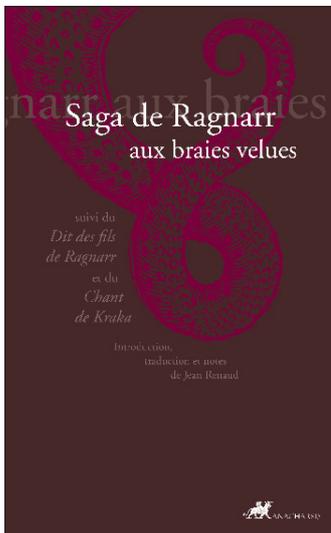
\*\*\* Une fois de plus, tous ces personnages sont connus. Hængr est un saumon mâle.

\* Une montagne qui doit son nom, «Triangle», à sa forme.

\*\* Encore un thème familier des sagas légendaires : la faculté qu'avait certains sorciers de laisser errer la «forme» internes qu'ils portaient pour vaquer à leurs besognes.

\*\*\* Selon son habitude, l'auteur mêle des personnages probablement fictifs et d'autres, authentiques semble-t-il.





ANONYME

## SAGA DE RAGNARR AUX BRAIES VELUES

Suivie du *Dit des Fils de Ragnarr* et du *Chant de Kráka*  
Traduit du vieil islandais par Jean Renaud

DATE DE PARUTION : 28 NOVEMBRE 2005

144 PAGES

FORMAT : 12,5 x 20 cm

ISBN : 2-914777-23-X

PRIX : 16 €

**R**agnarr : l'archétype du viking. Fils du roi de Danemark, il «était grand et avait fière allure, l'esprit vif, et il était généreux envers ses hommes mais dur envers ses ennemis.» Aventurier jusqu'à l'audace, il écume toutes les mers à la tête de ses navires, épouse la fille du roi de Suède, puis Auslag, la fille secrète de Siegfried et Brünhilde (qui devait plus tard s'appeler Kráka, la Corneille). Mais son élan le pousse à l'attaque de l'Angleterre, dont le roi, Ella, le capture et le fait jeter dans la Fosse aux serpents. Là, en guise d'ultime bravade, il compose en succombant un chant de mort, qui appelle ses fils à la vengeance. De fait, les fils de Ragnarr porteront la ruine chez Ella, avant de périr à leur tour, les uns après les autres, en diverses expéditions.

**L**a *Saga de Ragnarr aux braies velues*, de même que le *Dit des Fils de Ragnarr*, est ainsi empreinte d'une atmosphère crépusculaire où plane l'ombre de la mort violente, où les strophes de la poésie scaldique qui émaillent le récit chantent la bravoure, le dépit, la passion et la souffrance de la séparation d'avec les êtres chers.

**D**e quoi enthousiasmer les Romantiques, qui s'enflammèrent pour cette épopée tragique : Chateaubriand, Charles Nodier, Victor Hugo ou plus tard Leconte de Lisle dans ses *Poèmes Barbares* feront de «Ragnarr Lodbrok» le terrible héros des invasions vikings, remontant la Seine pour piller Paris, ou parvenant aux abords de Rome pour la réduire en cendres.

**M**ais c'est surtout le *Chant de Kráka* qui porte en lui les accents les plus palpitants de cette littérature. Kráka, prêtant sa voix à son défunt mari, y déclame en lieu et place de Ragnarr le chant funèbre qu'il compose dans la Fosse aux serpents tandis qu'il agonise. Il met en vers dans cette pièce, considérée comme un chef d'œuvre de la poésie scaldique, ses exploits jusqu'à l'heure de sa mort : chaque strophe commence par le même vers, «*Nous avons frappé avec l'épée*», et le poème se termine sur une note d'accablement farouche : «*tout espoir de vie a disparu / en riant je mourrai.*»

**L**a *Saga de Ragnarr aux braies velues* a été composée probablement aux XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècle et rassemble, bien qu'elle appartienne au genre des sagas légendaires, dites aussi «sagas des temps anciens» (*fornaldarsögur*), un certain nombre d'éléments historiques précieux concernant les expéditions vikings des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, dont témoignent (avec l'effroi que l'on sait) les chroniqueurs occidentaux de l'époque.

**J**ean Renaud, Professeur de langues, littérature et civilisation scandinaves à l'université de Caen, a notamment traduit, entre autres, *La saga des Féroïen*, et *La saga des Orcadiens*, chez Aubier-Montaigne.





## LA PRESSE EN PARLE

### Arts livres

février 2006

Première traduction en français de cette belle et célèbre saga islandaise, dont le personnage avait transporté les Romantiques au XIX<sup>e</sup> siècle. Cette édition compte deux récits associés et deux excellentes présentations et postface qui en détaillent la richesse et la saveur...

Comme pour la plupart des sagas, celle-ci est sur fond historique, les historiens en connaissant les principaux personnages : les *Annales de l'Ulster* et quelques textes continentaux de la même époque corroborent l'existence d'un seul et même personnage semble-t-il, répondant au nom de *Ragnarr* malgré diverses corruptions orthographiques. Le point important est que ce roi de Norvège aurait vers 830-845 de notre ère cinglé vers l'Angleterre pour la conquérir, à ses risques et périls.

La *Saga de Ragnarr* appartient au corpus des sagas mythologiques, au point que le personnage fut confondu au XII<sup>e</sup> siècle avec un protagoniste ultérieur, porteur de *braies velues* : on trouvera une discussion de cette élaboration historique dans l'éclairante postface, laquelle rappelle les principaux éléments que les divers gloseurs ont identifié au cours des siècles, avec les conclusions en vigueur aujourd'hui. Soulignons aussi que cette saga est particulière par son recours fréquent au chant et aux déclamations scaldiques, le *Chant de Kráka* étant lui-même entièrement en vers.

La longue présentation qui ouvre l'ouvrage est un commentaire détaillé, citations à l'appui, de l'histoire relayée par ces trois textes anciens, avec de nombreux chevauchements comme cela est fréquent dans ce vieux genre littéraire. Enfin, on appréciera le choix de l'éditeur d'avoir conservé deux lettres islandaises ð et Þ dans la translittération des noms propres, dont on trouvera un tableau de prononciation et de dérive phonétique sur le millénaire passé à la page 7.

L'ambiance est très masculine, et non moins belliqueuse comme il sied à ces preux et valeureux viking en tous points conformes à l'image d'Épinal. Et tout roi qu'il est, *Ragnarr* n'est pas moins cavalier avec sa promesse : « *ce soir-là, quand les hommes firent leur lit, Ragnarr dit qu'il voulait que Kráka et lui couchent ensemble. Elle dit qu'il n'en était pas question – "et je souhaite que tu fêtes tes noces avec moi quand tu seras de retour dans mon royaume. Selon moi, il y a va de mon honneur et du tien, et de celui de nos héritiers si nous en avons un jour (p. 27)»...* Propos on ne peut plus féminins, mais dont le guerrier n'a cure, même après que celle-ci lui précise :

« *Nous allons vivre séparément ces trois nuits dans la halle, tout en restant ensemble, avant de sacrifier aux dieux; Ainsi mon fils ne subira-t-il pas de dommages, tu es trop pressé de concevoir celui qui naîtra sans os (p. 27-28)»...*

#### La saga d'Ívarr sans os

C'est que malgré l'importance historique dudit *Ragnarr*, du double point de vue littéraire et intellectuel, le personnage de son fils *Ívarr* est plus intéressant, ce que pourrait étayer le procédé littéraire par lequel la future mère annonce non seulement la naissance d'un fils, mais aussi un des deux signes anatomiques (avec l'*œil en forme de serpent*, signe d'ascendance à *Sigurðr*). Mais rappelons à ce stade cette réserve en postface : « *toutefois, certains pensent que le choix de beinlauss [sans os] repose sur la description d'Ingvar par Adam de Brême : le plus cruel (« crudelissimus ») et détestable (« exosus »); une mauvaise lecture de ce second adjectif, « exos » (sans os), serait alors à l'origine du surnom (p. 119)».*

Quoi qu'il en soit, au *Ragnarr* volontiers mâle et belliqueux qui s'en va-t-en guerre toutes voiles dehors malgré les appels à la sagesse de son épouse, contrastent la mesure et la cautèle d'*Ívarr* qui refuse des représailles directes pour venger son père : « *je ne prendrai pas part et ne lèverai aucune troupe, parce qu'il est arrivé à Ragnarr ce que je*



## Bulletin Critique du livre Français

Philippe Cesse, février 2006

*prévois. Il s'y est mal pris dès le départ. Il n'avait aucune querelle avec le roi Ella. Et on a souvent remarqué que celui qui s'obstine dans une violence injustifiée trouve une fin peu glorieuse. J'accepterai compensation de la part du roi Ella s'il me le propose (p. 60)»... Et c'est ainsi qu'après le désastre de l'expédition punitive menée par ses deux frères, quittant sa Scandinavie natale, Ívarr sans os s'en fut chez le roi Ella, à qui il tint à peu près ces propos : «je veux, répondit Ívarr, que tu me donnes de ton pays ce qu'une peau de bœuf pourra couvrir et que tu me laisses l'entourer d'un mur d'enceinte. Je n'exigerai rien d'autre, mais je verrai que tu ne me fais guère d'honneur si tu ne m'accordes pas cela (p. 61)»...*

**E**t c'est avec ce subterfuge, le premier d'une série, qu'Ívarr, le vers dans le fruit, s'implanta en Angleterre et commença à noyauter la défense d'Ella : «Ívarr se procura alors la peau d'un très vieux taureau, il la fit tremper et étirer par trois fois. Après quoi il la fit découper en une lanière aussi fine que possible, puis fit séparer la face poilue de la face charnue. Et quand ce fut fait, il obtint une bande extraordinairement longue, ce que personne n'avait imaginé. Il la fit tendre sur une plaine, et la surface obtenue fut telle qu'une place forte pouvait y tenir. Et tout autour, à l'extérieur, il fit tracer le mur d'enceinte. Puis il fit venir quantité de charpentiers et construire des maisons sur cette plaine, où finit par s'élever une grande forteresse, à laquelle on donna le nom de Lundúnaborg et qui devint la plus importante et la plus célèbre des pays du Nord (p. 62)»...

**O**n n'en dira pas plus de la suite, si ce n'est citer ce passage antérieur dans le récit, qui rappelle avec mille ans d'antériorité, la célèbre stratégie des Russes envahis reculant devant les hordes affamées de Napoléon, et de Hitler au siècle suivant : «ils vinrent du Sud par voie de terre. Et partout où les habitants avaient vent de leur arrivée, ils détruisaient leurs propres villes et s'enfuyaient en emportant leurs biens avec eux, si bien que les frères avaient peine à nourrir leur armée (p. 57)». Tout ceci, entre autres, fait de cet ouvrage une excellente introduction aux multiples charmes des sagas islandaises...

**P**armi les textes scandinaves médiévaux dont les traductions françaises se multiplient ces dernières années, la *Saga de Ragnarr* et les deux textes qui lui sont liés, le *Dit des fils de Ragnarr* et le chant funèbre scaldique *Chant de Kráka*, occupent une place particulière dans la mémoire historique et littéraire de l'Occident. D'abord parce que Ragnarr est l'un des personnages clefs des débuts de la conquête des îles britanniques par les Vikings, au IX<sup>e</sup> siècle; on a d'ailleurs cru le retrouver également parmi les meneurs de raids scandinaves sur le Bassin parisien à la même époque, et notamment du fameux siège de Paris en 845. Ensuite parce que, traduits (d'abord en latin) dès le XVII<sup>e</sup> siècle, ces textes ont inspiré de nombreux écrivains, poètes et traducteurs, de Chateaubriand à Borges – c'est d'une erreur de traduction du *Chant de Kráka* que vient la fameuse image des Vikings buvant de la bière dans les crânes des vaincus. La traduction que propose les éditions Anacharsis de cet ensemble de textes rompt avec la tradition romantique et ses approximations; d'une impitoyable précision, elle s'accompagne de notes, d'une préface et d'une postface qui ne laissent rien ignorer de l'arrière-plan historique ni du développement de la légende de Ragnarr entre le IX<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, date de la rédaction de la saga. Mais le sérieux et l'érudition parfois un peu arides de l'entreprise n'enlèvent rien à la fascination qu'exercent ces textes, servis par la limpidité étonnamment moderne de la prose scandinave médiévale – quant aux passages versifiés, les notes permettent d'en saisir les mystérieuses métaphores. À l'aube de l'histoire de l'Europe, un univers culturel d'une radicale altérité émerge à nos yeux dans les récits de raids et de combats comme dans celui de la mort de Ragnarr dans la fosse aux serpents, ou dans celui de la fin du roi Ella condamné au supplice de l'«aigle de sang» (on lui retira les poumons par le dos, pour les déployer comme des ailes).



## Sitartmag

Blandine Longre, janvier 2006

Quand parlent les armes...

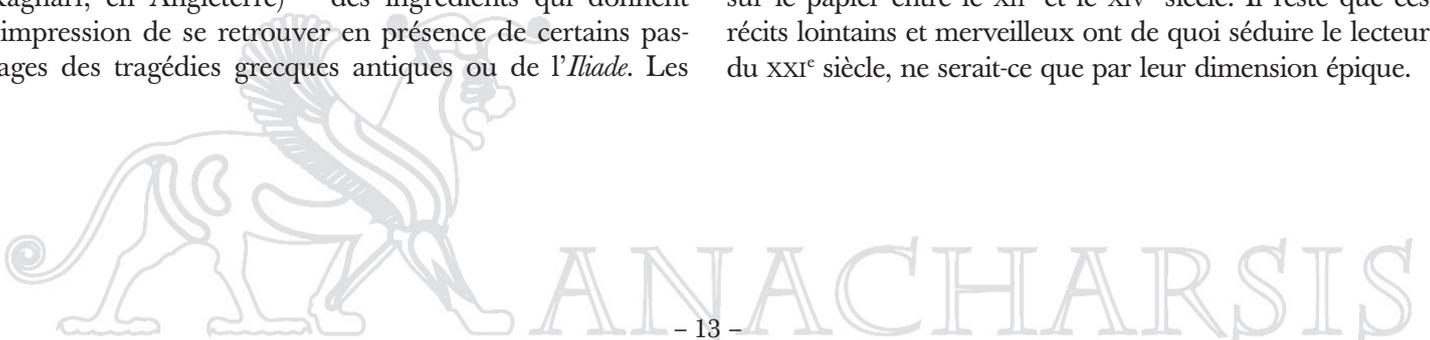
D'abord, un éclaircissement : une saga (d'un verbe germanique signifiant «dire, raconter») n'est pas un roman et tient davantage du récit médiéval hybride, entre roman historique (auquel il ne faut pourtant pas se fier si l'on cherche du véridique) et conte mythologique. Sont ici relatés les faits et les «dits», les actes et les paroles, et toute références aux sentiments ou au monde intérieur des personnages demeure rare ; ces considérations n'entravent toutefois en rien la lecture car le récit est ici fluide et la narration plaisante – pas aussi décousue que dans certains textes anciens – et l'imagerie poétique (par le biais de synonymes ou de métaphores, les *kenning*, en particulier dans les passages en vers) est rendue de manière limpide ; les néophytes éviteront cependant de s'arrêter sur les notes de bas de page, certes éclairantes, mais les points de détails qu'elles développent ne sont pas nécessaires à la compréhension... Laissons aux spécialistes comme Jean Renaud le soin de démêler le vrai du faux, de chercher à retrouver sur la carte les lieux dont il est question, à confronter Histoire et fiction, ou à remonter aux récits sources, et laissons-nous plutôt porter par les péripéties de ce texte jusqu'alors inédit en français.

Il suffit pour cela d'accepter l'in vraisemblable et d'entrer dans un univers narratif mi-réaliste (souvent factuel et froidement énoncé) mi-fantastique (plus amusant) et incroyable, peuplé de rois téméraires, de reines vaillantes et autres «*jarls*» vikings cherchant à asseoir leur puissance, à défendre leur territoire ou à l'étendre, à combattre des animaux imaginaires ou dotés de pouvoirs magiques capables de faire reculer de solides armées (telle la vache Sibilja), à organiser de longues et lointaines expéditions (de l'Islande ou la Norvège jusqu'en Italie ou au Moyen-Orient), à déjouer les pièges ennemis ou à venger leurs proches (comme le fait si habilement le sage Ívarr, fils de Ragnarr, en Angleterre) – des ingrédients qui donnent l'impression de se retrouver en présence de certains passages des tragédies grecques antiques ou de l'*Iliade*. Les

femmes ne sont pas absentes de cet univers que l'on pourrait croire, a priori, exclusivement masculin : le rôle d'Aslaug, figure multiforme, est indissociable de celui de son époux Ragnarr ; d'abord rebaptisée Kráka par ses parents adoptifs, puis renommée Randalin après qu'elle a pris les armes aux côtés de ses fils, elle règne durant les (longues et fréquentes) absences de son époux et parvient à assurer, grâce à la magie, son statut d'épouse légitime.

Les textes qui accompagnent *La Saga de Ragnarr*, le *Dit des fils de Ragnarr* et le *Chant de Kráka*, permettent un regroupement thématique intéressant, offrant un beau prolongement à l'histoire de Ragnarr ; le premier ne peut cependant supplanter la *Saga* elle-même et en offre plutôt une synthèse factuelle, tout en introduisant quelques variantes et des précisions généalogiques. Au contraire, le *Chant de Kráka* s'attarde sur un épisode précis de l'existence du héros Ragnarr : le moment précédant sa mort, qui survient dans une fosse remplie de serpents après qu'il a été fait prisonnier par le roi anglais Ella. Ragnarr y retrace son existence et ses hauts faits, ses expéditions et ses batailles, et ce bel exemple de poésie scaldique est un poignant chant d'adieu au monde, que le guerrier quitte «*en riant*», sachant que ses fils «*ne pourront rester impassibles*», quand ils apprendront comment est mort leur père. Ce destin singulier frappe l'imagination, débutant et s'achevant sur le motif du serpent, un symbole ambivalent, à l'origine de sa réputation valeureuse et de sa chute.

Tout comme la *Saga de Hrolfr sans Terre* (traduite de l'islandais ancien par Régis Boyer et publiée chez le même éditeur) celle de Ragnarr appartient au cycle des «sagas légendaires», et son héros éponyme, qui gagne très jeune son surnom en tuant un serpent géant, est l'une de ces figures nordiques qui ont fasciné, entre autres, les poètes romantiques (à une époque où commença à s'élaborer le mythe simpliste du Viking sanguinaire mais valeureux...). Il est difficile de dire avec exactitude si ces récits ont d'abord été véhiculés oralement mais on sait qu'ils ont été couchés sur le papier entre le XII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle. Il reste que ces récits lointains et merveilleux ont de quoi séduire le lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle, ne serait-ce que par leur dimension épique.



## EXTRAITS

## Ragnarr l'emporte sur le serpent

En ce temps-là, Sigurðr l'Anneau\* régnait sur le Danemark. C'était un roi puissant, célèbre pour la bataille qu'il avait livrée contre Harald Dent de Guerre\*\* aux Brávellir\*\*\*. Haraldr avait péri face à lui, comme on le sait dans toute la moitié nord du monde. Sigurðr avait un fils qui s'appelait Ragnarr. Il était grand et avait fière allure, l'esprit vif, et il était généreux envers ses hommes mais dur envers ses ennemis. Dès qu'il fut en âge de le faire, il leva des troupes et réunit des navires, et il devint un si grand guerrier qu'on avait peine à trouver son pareil.

Il apprit ce que le jarl Herruðr avait promis mais, n'y prêtant pas attention, il fit comme si de rien n'était. Il se fit faire des vêtements hors du commun, des braies et un manteau velus, et quand ils furent terminés, il les fit bouillir dans la poix. Puis il les conserva soigneusement.

Un été où il mena son armée en Gautland, il mouilla son navire dans une crique à l'écart, non loin de la demeure du jarl. Quand Ragnarr y eut passé une nuit, il se réveilla tôt le lendemain matin, se leva et enfila les vêtements dont on vient de parler. Il prit un grand épieu, quitta seul le navire et marcha jusqu'à une plage où il se roula dans le sable. Avant de se mettre en route, il ôta le clou qui fixait le fer au manche. Après quoi il s'éloigna des bateaux et partit en direction des portes de la forteresse du jarl qu'il atteignit

à l'aube, alors que tout le monde dormait encore. Puis il se dirigea vers le pavillon. Dès qu'il franchit la palissade derrière laquelle était le serpent, il enfonça son épieu dans la bête et l'en retira aussitôt. Il frappa à nouveau, et ce coup-là atteignit le dos. Le serpent se tordit brusquement, si bien que le fer se détacha du manche, et son agonie fut si effroyable que tout le pavillon en trembla. Alors Ragnarr se retourna pour partir et il reçut un jet de sang entre les deux épaules, mais il n'en eut aucun mal car les vêtements qu'il avait fait faire le protégeaient. Ceux qui se trouvaient dans le pavillon furent réveillés par le vacarme et sortirent.

Þóra vit un homme imposant s'éloigner du pavillon et lui demanda comment il s'appelait et qui il cherchait. Il fit halte et déclama cette strophe\* :

J'ai risqué ma vie,  
femme au joli teint,  
à l'âge de quinze ans  
j'ai tué le poisson de l'enclos;  
j'aurais connu le malheur  
d'une mort bien rapide  
si je n'avais transpercé le cœur  
du saumon lové de la lande\*\*.

\* Sigurðr l'Anneau (*hringr*) est un roi semi-léendaire. Saxo Grammaticus, dans ses *Gesta Danorum*, le nomme en latin *Sywardus Ring* et en fait le petit-fils de *Gotricus* (ou *Godfridus*), autrement dit Guðfríðr.

\*\* On raconte que Haraldr Dent de Guerre (*hilditönn*) – Saxo l'appelle *Haraldus Hylletan* – s'était rendu maître du Danemark et d'une grande partie de la Suède, mais que, devenu très vieux (plus de cent ans, dit-on), il confia à Sigurðr – que Saxo nomme *Ringo* – le Svealand et le Gautland (ou Götaland). Toutefois c'était bien avant l'époque de Sigurðr l'Anneau, donné pour le père de Ragnarr.

\*\*\* Sigurðr (*Ringo*), à la tête de troupes suédoises (*Svear* et *Gautar*) et norvégienne, affronta Haraldr Dent de Guerre, à la tête des Danois, lors de la célèbre bataille des Brávellir. Sigurðr l'emporta. En réalité cette bataille des Brávellir. Sigurðr l'emporta. En réalité cette bataille, célébrée dans toute les légendes scandinaves, pourrait avoir eu lieu dès le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, aux environs de l'actuelle ville de Norrköping, en Suède. La *Ragnars saga*, confondant les deux Sigurðr, la situe implicitement à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle.

\* Au lieu de nommer les choses ou les êtres par leur nom, le scald leur substitue souvent un synonyme (*heiti*) ou une métaphore (*kenning*). Le choix du *heiti* se fait en fonction de l'allitération, de la rime ou du sens recherché, tandis que la *kenning* est une périphrase à deux termes liés par un rapport de dépendance, le second pouvant être développé pareillement, et ainsi de suite.

\*\* «Le saumon de la lande» ainsi que «le poisson de l'enclos» sont des *kenningar* désignant «le serpent».

## Le chant de Kráka

Nous<sup>1</sup> avons frappé avec l'épée.  
Il y a bien longtemps  
que nous sommes allés au Gautland<sup>2</sup>  
tuer le loup de la fosse<sup>3</sup>;  
nous avons épousé Þóra,  
on m'a surnommé Braies-velues  
après mon exploit :  
là j'ai occis l'anguille de la bruyère<sup>4</sup>,  
j'ai enfoncé la pointe d'acier étincelante  
dans la boucle de la terre<sup>5</sup>.

Nous avons frappé avec l'épée.  
J'étais encore jeune quand, à l'Est<sup>6</sup>,  
dans l'Eyrasund<sup>7</sup>, nous avons taillé  
un repas au loup affamé,  
offert un grand festin  
à l'oiseau aux pattes jaunes<sup>8</sup>,  
là où le fer durci chantait  
contre les heaumes garnis de clous;  
la mer était houleuse, le corbeau  
pataugeait dans le sang des morts.

Nous avons frappé avec l'épée.  
Nous brandissions bien haut les lances  
quand nous comptions vingt ans,  
nous rougissions partout le glaive;  
nous avons vaincu huit princes,

à l'est, dans l'estuaire de la Dína<sup>9</sup>,  
et donné au loup pâture  
suffisante lors de cette bataille;  
la sueur<sup>10</sup> s'est déversée  
dans la houle, les guerriers ont péri.

Nous avons frappé avec l'épée.  
La femme de Héðinn était à l'œuvre<sup>11</sup>  
quand nous avons renvoyé les Helsingjar<sup>12</sup>  
dans la halle d'Óðinn<sup>13</sup>;  
nous avons remonté l'Íva<sup>14</sup>,  
puis le fer de lance a mordu,  
toute la rivière s'est teintée  
du rouge ardent des blessures;  
l'épée crissait sur les broignes,  
les harengs des blessures<sup>15</sup> fendaient les boucliers.

1. Un des caractères propres à ce poème est le fait qu'il soit essentiellement composé à la première personne du pluriel, même si le « nous » semble le plus souvent renvoyer au seul Ragnarr.

2. Le point de départ du poème est le Götaland, en Suède.

3. *kenning* désignant « le serpent ».

4. « Le serpent ».

5. « Le serpent ». Allusion au Serpent du Miðgarðr, lové dans la grande mer qui entoure le monde. Lors du Ragnarök, il relâchera son étreinte et contribuera à la fin du monde.

6. Il y a une progression géographique logique dans le poème, même si les strophes où se succèdent les scènes de batailles donnent l'impression d'être interchangeable : Ragnarr évoque d'abord ses expéditions à l'Est (strophes 1-9), puis ses expéditions à l'Ouest (strophes 10-21).

7. L'Øresund est le détroit entre l'île danoise de Sjælland et la côte suédoise actuelle.

8. « L'aigle ».

9. C'est la Dvina, qui se jette dans le golfe de Riga.

10. C'est le mot *sveit* (sueur) qui est utilisé en norrois, mais en tant que *heiti* pour désigner le sang.

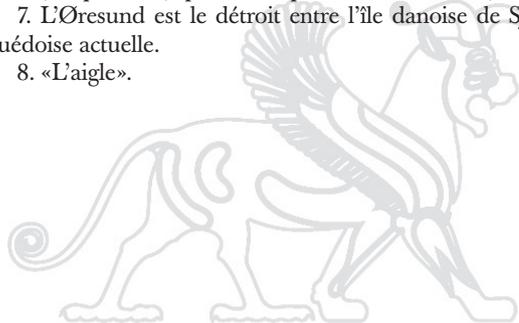
11. Soit : « la bataille a fait rage ». Allusion à la légendaire bataille éternelle des *Hjaldningar*, entre les armées des rois Héðinn et Högni, ou Hildir, fiancée de l'un et fille de l'autre, chaque soir guérit les blessés et ressuscite les morts pour qu'ils puissent combattre à nouveau le lendemain, et ce jusqu'au Ragnarök, le fin du monde. Hildir est une Valkyrie.

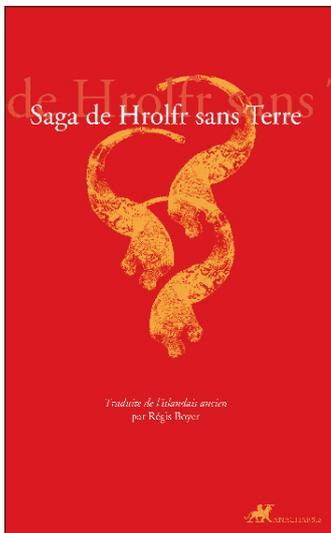
12. Les habitants du Hälsingland, en Suède.

13. C'est-à-dire « la Valhöll ». C'est une demeure splendide située à Ásgarðr, où sont regroupés auprès du dieu Óðinn les *einherjar*, guerriers d'élite morts au combat et choisis par les Valkyries.

14. On ignore de quel fleuve il s'agit. Les sites des batailles passées en revue sont un mélange d'endroits connus et d'endroits inconnus, voire légendaires ou imaginaires.

15. « Les épieux ».





ANONYME

## SAGA DE HROLFR SANS TERRE

*Traduite de l'islandais ancien par Régis Boyer*

---

DATE DE PARUTION : AVRIL 2004

160 PAGES

FORMAT : 12,5 x 20 cm

ISBN : 2-914777-12-4

PRIX : 15 €

**H**rolfr est fils d'un roi de Norvège. Gaillard à la stature imposante, il déteste pourtant les combats, et la vue du sang lui fait horreur. Son père, excédé par ce fils indigne, le somme de se retirer à la campagne, mais Hrolfr décide de partir courir le monde pour chercher fortune, et si possible revenir avec une renommée meilleure encore que celle de son père. C'est ainsi qu'après maintes aventures de fjords en fjords, il va aller à l'encontre du roi viking Eirekr. Celui-ci s'est emparé du royaume de Novgorod grâce à l'aide de ses guerriers-fauves, les fameux *berserkir*, et a tué le roi Hreggvidr, dont l'armure magique, enterrée avec lui, promet à celui qui s'en empare de pouvoir régner légitimement à Novgorod et d'épouser en justes noces la fille du roi.

**R**oman d'aventures en pays viking, plein de gnomes maléfiques, d'elfes et de guerriers-magiciens cracheurs de venin, de princesses abandonnées et de batailles sanglantes, la *Saga de Hrolfr Sans Terre* appartient au groupe des sagas légendaires, ou sagas des temps anciens (les *for-*

*naldarsögur*). Ces récits fantaisistes sont conçus comme des pièces de divertissement à partir d'une matière légendaire, que l'on faisait remonter aux temps anciens.

**C**elle-ci, rédigée aux alentours du XIV<sup>e</sup> siècle, est sans aucun doute un fleuron de cette littérature légère, par ailleurs encore très peu traduite en français, puisqu'on lui préfère les «sagas généalogiques», jugées plus représentatives de la civilisation scandinave médiévale. Pour autant, le style, toujours sobre et efficace, de la *Saga de Hrolfr Sans Terre*, en mobilisant tous les registres du merveilleux du monde nordique se révèle une œuvre maîtrisée de bout en bout. Il n'est que de lire la dernière phrase de son auteur, anonyme comme toujours, pour s'en convaincre : « Les histoires et les poèmes anciens sont offerts davantage comme divertissement que comme des vérités éternelles [...]. Je tiens à remercier tous ceux qui ont écouté et apprécié cette histoire et, dans la mesure où ceux qui ne l'ont pas aimée n'en seront jamais satisfaits, laissons ceux-là jouir de leur propre misère.»



ANACHARSIS



## EXTRAITS

### Le départ

Un jour, comme d'habitude, il se fit que Sturlaugr et Hrolfr conversaient. Sturlaugr dit : «Il me semble à te voir que ta destinée sera mineure. Il revient plus à une femme qu'à un homme de se comporter comme tu le fais. Aussi me paraît-il judicieux que tu te maries, t'installas, devien-nes fermier dans une vallée écartée où personne ne te trouvera, et que tu mènes là ta vie aussi longtemps que le destin te le permettra.»

Hrolfr dit : «Je ne m'installerai pas et je ne me marierai pas, parce que les femmes ne me sont rien. Je vois fort bien aussi que ce qui te porte à me blâmer, c'est que tu me reproches la nourriture que tu me donnes. Aussi vais-je m'en aller et ne reviendrai pas avant d'avoir obtenu autant de pouvoir que tu en as à présent, sinon, je mourrai. Je trouve que la propriété que tu possèdes ne vaut pas mieux qu'une chaumière et qu'elle est bien trop petite pour être partagée entre nous autres, les frères. Et ni pour vous ni pour eux il n'y aura d'avantage à tirer de moi désormais.»

Sturlaugr dit : «Je vais te donner des bateaux et de bons équipages si tu veux entreprendre quoi que ce soit qui t'apporte renom ou estime.»

Hrolfr dit : «Je n'ai cure de traîner des hommes derrière moi pour qu'ils ne voient plus vos fils. Je ne veux pas entendre parler de bataille non plus, car je ne supporte pas de voir du sang humain. Je ne veux pas m'entasser avec force gens dans de petits bateaux et qu'ils coulent, et que nous nous noyions tous.»

Sturlaugr dit : «Je ne t'aiderai en rien, car je vois que tu es à la fois idiot et obstiné.»

Ce qu'ayant dit, ils se quittèrent, chacun restant sur ses positions.

### Argent et administration

Lorsque ce fut le coucher du soleil, un homme de grande taille entra dans la maison. Il portait un manteau noir à capuchon roux. Son visage était noir, il avait des sourcils qui se rejoignaient et il était fort barbu. Il était ceint d'une épée et portait une lance.

Il dit : «Qu'est-ce que ce voleur-ci, et d'où viens-tu?»

Hrolfr dit : «Ce n'est pas la peine de te montrer si grossier pour rien, et je n'ai cure de te celer mon nom. Je m'appelle Hrolfr. Je suis venu de Hringariki.»

L'habitant de la maison dit : «Qu'il aille au diable, celui qui vient de là, va-t-en du feu, assois-toi sur ce siège et repose-toi.»

C'est ce que fit Hrolfr. Lorsqu'il se fut assis, l'habitant de la maison dit : «Je ne te cèlerai pas mon nom. Je m'appelle Atli Otryggsson, originaire de Hringariki. Je te connais parfaitement. Tu es fils de Sturlaugr le Laborieux. Tu vas payer le fait que ton père m'a fait proscrire quand j'eus tué un homme de sa *hird*.»

Puis il empoigna sa lance à deux mains et l'assena contre la poitrine de Hrolfr si rudement que celui-ci s'en recroquevilla, mais l'arme ne mordit pas le manteau. Hrolfr voulut se lever, mais il n'en fut pas question : il était fixé au siège.

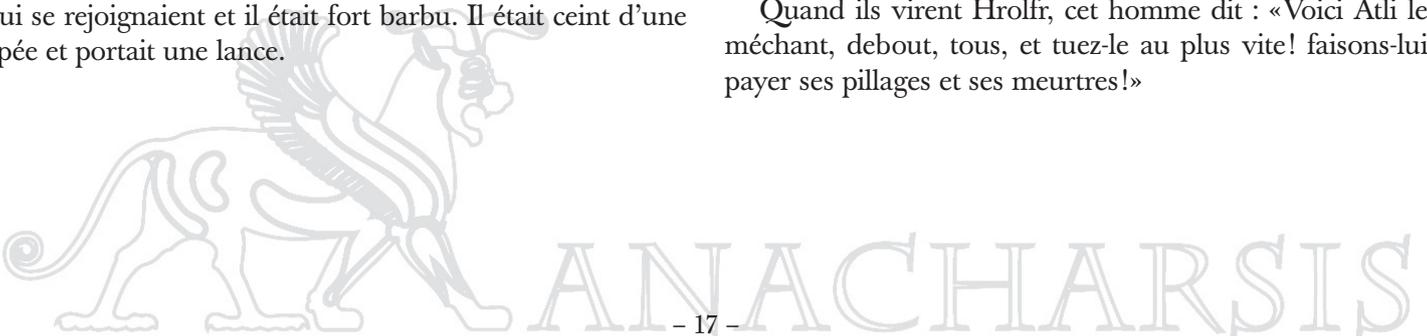
Atli dit alors : «Ta sorcellerie ne te servira à rien, je vais prendre ton gourdin et m'en servir pour te rosser à mort.»

Il sortit en courant de la maison. Hrolfr estima être en mauvaise posture et s'évertua ferme jusqu'à ce que la planche sur laquelle il était assis se détache. C'était au moment précis où Atli arrivait avec le gourdin. Hrolfr se précipita sur lui, Atli jeta le gourdin, ils s'empoignèrent et luttèrent furieusement. Hrolfr lui mit le genou sur le ventre et lui saisit le cou et la gorge des deux mains, de sorte qu'Atli ne put émettre un seul son. Atli réagit fortement, mais Hrolfr maintint sa prise jusqu'à ce qu'il fut mort.

Dans la maison, Hrolfr trouva une grande escarcelle et il l'emporta. Il prit l'épée et la lance, mais laissa le gourdin. Il ôta le manteau à capuchon d'Atli parce qu'il pensa qu'il était plus facile de le porter que les manteaux, et il emporta ceux-ci. Il brûla Atli et passa le reste de la nuit là, mais le lendemain matin, il s'en fut et marcha des jours durant par la forêt.

Un jour, il arriva à une clairière et y vit onze hommes tout armés. L'un d'eux était le mieux équipé, et il lui parut que ce devait être leur chef.

Quand ils virent Hrolfr, cet homme dit : «Voici Atli le méchant, debout, tous, et tuez-le au plus vite! faisons-lui payer ses pillages et ses meurtres!»





Hrolfr n'eut pas le temps de parler, ils l'attaquèrent violemment, lui donnant des coups tant d'estoc que de taille. Il fit vaillamment face, tantôt déchargeant des coups d'épée, tantôt des coups de lance. Il leur asséna de grands horions, car sa lance était la meilleure des armes, mais il reçut quelques blessures aux mains et aux pieds. Ils se battirent longtemps et pour finir, Hrolfr les tua tous. Il était alors fort épuisé. Il avait maintes blessures, petites. Il les pansa et se débarrassa du manteau à capuchon parce qu'il ne voulait pas qu'une pareille chose lui arriva encore. Il lui parut que ces hommes venaient de Vermaland et qu'ils étaient partis à la chasse, ou qu'ils recherchaient Atli.

Il alla son chemin. On ne dit rien de son voyage tant qu'il ne fut pas parvenu en Gautland, au Gautelfur. Il vit un bateau flottant près de la côte. C'était un grand langskip. Les tentes étaient dressées de la poupe à la proue. Il y avait une jetée sur la rive, au bout de laquelle on avait fait du feu et les hommes étaient en train de préparer leur repas. Hrolfr se masqua de son capuchon, se rendit jusqu'à eux et salua ceux qui étaient près du feu. Ils lui rendirent ses salutations, lui demandèrent son nom et d'où il venait. Il dit se nommer Stigandi et venir de Vermaland. Il demanda à qui appartenait ce bateau et qui était leur maître. Ils dirent qu'il s'appelait Jolgeirr et qu'il était originaire des Sylgisdalir en Sviariki.

Hrolfr dit : «Il doit faire bon de servir un pareil homme!»

Ils dirent que quiconque le servait avait le pire lot, «parce que c'est un bersekr magicien et que le fer n'a pas de prise sur lui. Il est dur et difficile à traiter. Nous sommes quatre-vingts sur ce bateau et nous le servons tous, contraints et forcés, parce qu'il a tué notre chef auquel appartenait le bateau, et il nous a forcés à lui jurer serment d'allégeance. Tout cela, il l'a accompli par trahison et magie. Il a maintenant l'intention d'aller guerroyer sur la Route de l'Est.»

Hrolfr dit qu'ils l'avaient bien amusé. Puis il se rendit sur le bateau, se présenta à Jolgeirr et le salua. Jolgeirr siégeait à l'arrière du bateau et Hrolfr eut l'impression qu'il avait fort mauvais air. Jolgeirr lui rendit ses salutations et lui demanda l'objet de sa visite ainsi que son nom.

Il dit : «Je m'appelle Stigandi et l'objet de ma visite est de me mettre au service d'excellentes gens. Il ne m'est pas désagréable de faire bravement ce qu'il faut, mais je ne suis pas batailleur. J'ai entendu dire du bien de vous, on m'a dit

que tu es un grand chef et libéral pour donner à manger à quiconque est dans le besoin.»

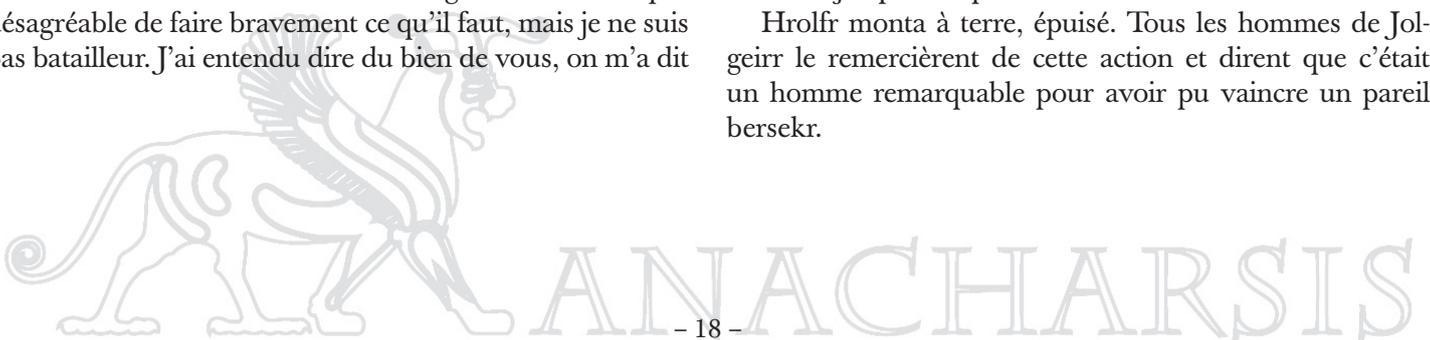
Jolgeirr dit : «On t'a dit vrai quand on t'a que je ne rechignai pas sur la nourriture, mais tu ne me fais pas bonne impression. Je pense que tu es un méchant homme, mais tu peux venir avec nous si cela te plaît.»

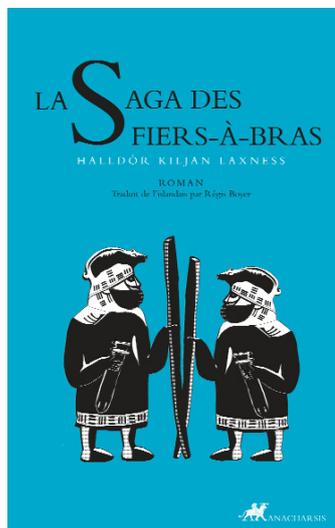
Hrolfr le remercia et ils cessèrent ces propos.

Ils guerroyèrent pendant l'été. Hrolfr distribua à deux mains l'argent de l'escarcelle d'Atli, tout le monde l'aimait bien hormis Jolgeirr parce que pour lui, Hrolfr était à la fois paresseux et endormi et s'entendait à ne rien faire à bord. Jamais il ne prenait part aux batailles ni à une quelconque épreuve. Jolgeirr faisait de forts méchants ravages, dévalisant avant tout les fermiers et les marchands, et ravageant surtout la Courlande où il amassait quantité de biens.

Il se fit qu'une fois, Jolgeirr assigna à Stigandi de monter la garde sur leur bateau. Celui-ci était au mouillage auprès d'une jetée. Le temps était mauvais, orage et pluie. L'équipage alla dormir sur le bateau, et Hrolfr resta à terre au bout de la jetée. La nuit passa, mais quand vint l'aube, Hrolfr fut pris de somnolence. Il s'enveloppa dans le manteau qui venait de Véfreyja. Quand Jolgeirr se réveilla, il mit son armure et passa à terre, tenant une épée à la main. Il vit Hrolfr allongé et endormi, ronflant près des braises. Jolgeirr se mit dans une violente colère. Il brandit son épée et frappa des deux mains la taille de Hrolfr, de sorte que cela eût été sa mort si le manteau ne l'avait protégé. Hrolfr se réveilla, terrifié, et se leva d'un bond, mais Jolgeirr voulut lui décharger un second coup à la tête. Hrolfr se précipita sur lui. Jolgeirr fit face et la lutte fut rude. Jolgeirr fut saisi de la fureur du bersekr mais Hrolfr se déroba et recula vers la mer, jusqu'à ce qu'ils firent tous les deux le plongeon près d'un rocher escarpé. Chacun tenta de maintenir l'autre sous l'eau et ils restèrent longtemps dessous. Ils firent maint plongeon, et grand, personne ne voulait aider l'un ou l'autre quoique tous favorisent Hrolfr plus que Jolgeirr. Leur rencontre se termina de telle sorte qu'ils revinrent vers la côte et que Hrolfr se remit sur pied. Il y avait une pente très abrupte sous l'eau. Hrolfr avait de l'eau jusqu'à la taille mais Jolgeirr n'avait pas pied. Alors, Hrolfr le prit par les épaules, le précipita sous l'eau et l'y maintint jusqu'à ce qu'il le noie.

Hrolfr monta à terre, épuisé. Tous les hommes de Jolgeirr le remercièrent de cette action et dirent que c'était un homme remarquable pour avoir pu vaincre un pareil bersekr.





# HALLDÓR KILJAN LAXNESS

## LA SAGA DES FIERS-À-BRAS

Traduit de l'islandais par Régis Boyer, collection Fictions

DATE DE PARUTION : 18 MAI 2006

384 PAGES

FORMAT : 12,5 x 20 cm

ISBN : 978-2-914777-28-0

PRIX : 21 €

Dans l'Islande paysanne médiévale, deux jeunes gens à l'esprit fertile, Thorgeir Havarson et Thormod Bessason, élevés à la mamelle des grands récits héroïques, se mettent en tête de devenir des héros de poèmes anciens. L'un sera le fier et ombrageux guerrier, l'autre aspire à la renommée poétique des grands scaldes... Ces dangereux imbéciles vont ainsi se mettre à équarrir de paisibles pêcheurs, à défier la lie des plus minables vagabonds, et à tenter de circonvenir des femmes fascinantes avant de mettre leurs pas dans ceux de grotesques Vikings – encore plus bêtes et cruels qu'on aurait pu l'imaginer – partis à la conquête de terres nouvelles, en Normandie, en Russie ou au Groenland.

Avec ce roman picaresque drolatique – un véritable *Don Quichotte* scandinave –, Laxness compose une parodie impitoyable des grandes sagas classiques, massacrant au passage la figure de saint Olaf, roi très révérend de Norvège, qui devient sous sa plume un obèse pathétique et psychopathe.

Mais il parvient, sous une ironie de surface, à imprégner en profondeur son récit d'une poignante gravité, d'une tendresse et d'un amour de la vie simple qui élèvent le roman très au-delà de la simple satire.

Ici encore, l'élégance et à la subtilité du style tout en contraste et demi-teinte de Laxness – inspiré comme par hommage de celui, vigoureux et efficace, des sagas médiévales – font merveille à peindre la bêtise née de l'ambition et de la gloriole des brutes.

*Halldór Kiljan Laxness (1902-1998), Prix Nobel de littérature 1955, est l'auteur d'une œuvre prolifique et très diverse, et on le considère parfois comme «l'enfant terrible» des lettres islandaises contemporaines. Diversement engagé dans sa vie mouvementée, grand voyageur, il a construit un monde littéraire unique, dont les derniers titres parus en France sont notamment La cloche d'Islande (GF, 1991) et Gens indépendants (Fayard 2004). La Saga des Fiers-à-Bras a été publiée en 1952 en Islande, et traduite en français en 1979 chez Pandora par Régis Boyer; ce roman n'était plus disponible depuis vingt ans.*



ANACHARSIS



## LA PRESSE EN PARLE

# Bulletin Critique du livre Français

## Arts Sud

Cinquante quatre ans après la parution en Islande et vingt sept ans après la première traduction française, les éditions Anacharsis republient «Gerpla» œuvre de Halldór Kiljan Laxness (1902-1998) qui a sans doute contribué à l'attribution du prix Nobel de littérature en 1955.

Outre une traduction de qualité, Régis Boyer a trouvé un titre résumant merveilleusement bien l'atmosphère du roman «la saga des fiers-à-bras». Parodiant «Fostbraedra saga» (la saga des frères jurés), en cinquante deux chapitres, Laxness décrit les pérégrinations de trois gaillards, d'Islande en Angleterre, d'Angleterre en France, de France en Norvège, de Norvège en Russie, en passant par le Groenland pour revenir en Norvège. Les deux premiers sont le scalde Thormod qui «possédait la science fatidique qui prédit la fin du monde et le crépuscule des dieux» et le bretteur Thorgeir «nourri des récits sur les héros du Nord», sorte de Don Quichotte islandais qui «ne s'attache pas au cliquetis des mots mais à la vérité des armes». Tout les oppose, l'un est intelligent, coureur de jupons et a la langue bien pendue, l'autre est un «fieffé crétin», il ne parle à personne car selon les conseils de sa mère «un héros est un homme qui ne parle guère» et pour lui «l'homme est au plus bas, qui rampe devant les femmes»...

Robert M. Duchêne

Ce livre est un massacre. Laxness, l'auteur de *La cloche d'Islande* et *Station atomique* (entre autres), incidemment prix Nobel 1955, y bousille avec une rage hilare les grands mythes du Nord scandinave, les Vikings en tête, mais ce n'est là qu'un hors-d'œuvre. Car non content de nous rendre insupportables ses deux héros, Thorgeir et Thormold, qui se prennent pour des preux dès qu'ils éventrent un pêcheur de foie de morue, Laxness cogne sur l'hypocrisie des politiques et des religieux, dézingue les béats et les brutes comme les surnois avec un bonheur jubilatoire qui le mène avec allant à accrocher à son gibet, en manière de trophée, la bêtise partout est toujours très bien partagée. Mais cet authentique roman d'aventure n'est pas seulement pamphlétaire. L'action se situe en plein Moyen Âge, promène d'un pas allègre le lecteur de l'Islande à la Normandie, de la Russie au Groenland et par la vigueur du style emprunté aux sagas traditionnelles, déploie peu à peu les profondeurs de ce chef-d'œuvre. L'alchimie par laquelle le cruel et le tendre se juxtaposent jusqu'à se confondre, l'humour ravageur déposé comme un voile transparent sur une tristesse sincère, la lumière infime qui luit au creux du cerveau du plus sombre des imbéciles ou inversement l'obscurité qui gagne là où perçait l'espoir, tout converge pour rendre le complexe de la réalité au cœur de la fiction. La bagarre que mène Laxness n'est pas seulement sociale, ni politique, mais littéraire. Bref, la *Saga des Fiers-à-bras* est un livre qui fait du bien là où ça démange. On en a besoin.





## EXTRAITS

### La rencontre

Un jour, entre l'époque où l'on rentre les agneaux et le moment où l'on fauche les clos, une troupe s'en vint du nord chevauchant par les landes : c'était Vermund Thorgrimsson, le godi des Fjords de l'Ouest, et ses gens qui se rendaient à l'althing. Ils descendirent à Reykjahol chez Thorgils; les relations étaient bonnes entre les deux chefs qui se partageaient les Fjords de l'Ouest. Bessi Halldorson de Laugabol faisait partie de l'escorte de Vermund, son parent, selon son habitude, et il était toujours à ses côtés. Thormod Bessason faisait également partie de l'expédition, en qualité de palefrenier. À Reykjahol, le matin de bonne heure, on le réveilla pour aller garder les chevaux, alors que le soleil était encore au nord et que la rosée couvrait le clos; la mer luisait et de blanches fumées planaient au-dessus des sources chaudes dans le calme de la nuit. Et alors qu'il regardait au-dehors, les yeux lourds de sommeil, il aperçut un tout jeune homme dans la cour de la ferme, ceint d'un coutelas à requins, une lourde hache d'abattage sur l'épaule, et tenant devant soi un couvercle; cet individu était aussi mal vêtu qu'il était bien armé. Thormod n'avait rien d'autre en mains qu'un mauvais fouet et un bridon. En un clin d'œil, tout sommeil l'abandonna dès qu'il aperçut ce jeune homme de son âge tout armé, par un matin aussi doux, et il s'en alla à sa rencontre en l'examinant minutieusement. Le porteur d'armes ne fit pas mine de vouloir gaspiller une parole avec cet hôte : il fit semblant de ne pas l'avoir vu. Thormod le salua et lui demanda :

«Pourquoi veilles-tu, camarade, alors que la plupart des gens considèrent que le sommeil est le meilleur des biens?»

«Le sommeil, répond le guerrier, fuit mes yeux parce que je réfléchis à l'endroit où doivent se trouver les hommes qui méritent que je les tue.»

Thormod demande : «Es-tu de ceux qui ont des griefs à venger?»

Thorgeir répond : «Il se peut, mais ce dont nous sommes plus sûrs encore, c'est que tu dois être ce Thormod qui a grimpé dans le lit de la vieille; et l'on ne comprend pas pourquoi tu as composé pour le compte d'un mons-

tre au lieu de rendre hommage à ces femmes du Sud qui volent sous forme de cygnes par la voûte des cieux et décident des destinées humaines.»

Thormod dit : «Ce poème ne nous empêchera pas de composer sur vos prouesses quand on les apprendra; mais en raison de mon jeune âge, je ne pouvais évidemment pas obliger une femme autrement qu'en poésie.»

Thorgeir dit : «Lorsque tu apprendras que nous avons composé des œuvres telles qu'elles ne vous paraissent pas trop minables pour être récompensées d'un poème, nous voulons être votre ami.»

«Accorde-moi de voir tes armes, camarade», demande Thormod.

«Mes armes ne sont pas fameuses, dit Thorgeir. Et c'est moi qui ai martelé tout seul cette hache émoussée. Mais le jour viendra où je servirai un roi qui me donnera une épée franque.»

«As-tu choisi un roi?» demanda Thormod.

«J'assisterai le roi qui, par suprême cruauté et vaillance, se taillera par la guerre un royaume dans les pays du Nord», dit Thorgeir.

«Il me semble; dit alors Thormod, qu'un grand champion est venu au monde en ta personne, Thorgeir Havarson. Je promets que, dès que tu auras accompli ton premier haut fait qui soit digne du don d'Odin\*, je partirai de chez moi pour aller te trouver, où que tu sois, et te réciter le poème; dès lors, nous ne nous quitterons pas et irons ensemble trouver le plus noble briseur d'anneaux\*\* que nous connaissons pour lui offrir nos services.»

On ne mentionne pas qu'ils aient conversé davantage cette fois-là.

\* Le «don d'Odin» : dans la poésie scaldique, façon convenue de désigner la poésie.

\*\* «Briseur d'anneaux» : chef ou roi généreux qui distribue les anneaux d'or ou d'argent à ses hommes.





## «sèche-vache et pisse-en-puits»

Un soir, ils arrivèrent à une petite ferme au pied d'une montagne; trois nouveaux arrivants se trouvaient devant la porte, qui parlaient au maître de maison et réclamaient l'hospitalité. C'était Butraldi Brusason, en compagnie de deux malandrins. Butraldi prenait des airs terribles et gesticulait pour parler au paysan, il lui enjoignait du tuer un veau gras et de préparer un festin pour lui et ses hommes; il demandait aussi que les femmes, s'il s'en trouvait à la ferme, se montrent complaisantes envers eux. Le paysan, qui était de petite extraction et n'était plus jeune, affirma qu'il n'y avait certainement pas de quoi faire à un si grand homme un accueil convenable : pas de veau vivant, et des femmes passablement flétries par l'âge.

«Tu préfères peut-être que je pisse dans ton puits?» dit Butraldi.

Comme il disait ces mots, Thorgeir Havarson arriva à l'enclos avec Oddi le Pouilleux, son suivant. Thorgeir s'arrêta dans la cour, se mit la hache sur l'épaule à la manière des champions, et dit :

«Voici Thorgeir Havarson, et c'est bien, Butraldi, que nous nous soyons rencontrés. Je suis venu te provoquer au combat et te tuer.»

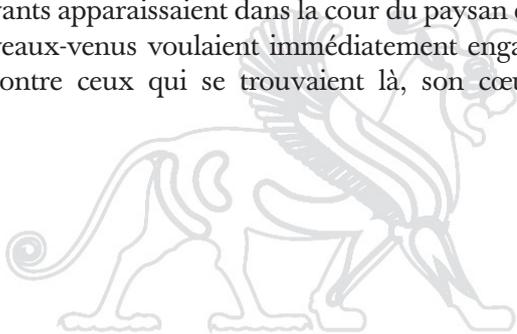
Butraldi Brusason n'avait pas grande apparence; il avait les jambes fort arquées, des poils follets de barbe grise sur les joues, car il n'était plus jeune, des yeux de poisson peu enfoncés dans les orbites, de larges mâchoires et une grande bouche. Comme arme, il avait une lance archaïque et mangée de rouille, comme si elle avait été longtemps enterrée. Ses compagnons n'avaient que des gourdins ferrés. Butraldi portait une minable peau d'agneau en guise de manteau, ses hommes, des tricots élimés de vadmél, et tous avaient les pieds entortillés dans des chiffons et des lanières de cuir. On dit que Thorgeir Havarson s'était attendu à une fière réplique à ses paroles de défi, mais pas à ce qui suivit et que l'on va relater.

Quand Butraldi Brusason s'aperçut que d'autres arrivants apparaissaient dans la cour du paysan et que ces nouveaux-venus voulaient immédiatement engager la bataille contre ceux qui se trouvaient là, son cœur ne trembla

nullement, comme l'eût fait celui d'une souris, aux propos qui lui furent adressés; il cesse de faire de grands gestes au paysan, mais tend le menton vers Thorgeir Havarson, dans la lumière du crépuscule : il avait une hure à vaste naseaux, bien proéminente; il fait mine de flairer l'arrivant en fonçant les narines, écarte les mâchoires comme font les ruminants à la saison de l'accouplement; ensuite, il pousse un hurlement strident et hargneux, comme le plus aigu que peut pousser un troupeau d'étalons en rut; suit un rire effroyable avec des beuglements et des grimaces inouïs. On imagine bien que Thorgeir Havarson ne restait pas impavide en entendant un être humain pousser des sons aussi terrifiants. Les suivants de Butraldi se tenaient à bonne distance, appuyés sur leurs bâtons plantés dans la neige, mais Oddi le Pouilleux ne voulut pas se mettre en péril : dès qu'il entendit ces bruits, il disparut derrière le coin de la ferme et se cacha.

Mais le paysan était si content de l'intervention de Thorgeir Havarson qu'il courut se mettre à l'abri des armes de celui-ci et le serra dans ces bras, disant qu'il était évident qu'Odin voulait le protéger puisqu'il lui envoyait à la même heure du soir, à lui, vieillard et bon à rien, non pas un, mais deux grands hommes et champions d'importance, pour le divertir, et les pria de pénétrer dans sa maison en espérant que leur condescendance répondrait à sa pauvreté. «Mais, dit-il, en échange de mon hospitalité, je vous prie, braves gens, de ne pas entreprendre d'action héroïque dans ma maison ni d'accomplir de ces exploits qui appellent la louange tant que le monde durera, car je suis homme craintif ainsi que mes femmes : nous ne supportons pas la vue du sang humain.»

Les fiers-à-bras et leurs hommes furent invités à s'asseoir dans la salle; on leur alluma de la lumière parce que la nuit était venue; Thorgeir Havarson s'assit vers le fond de la salle, gardant sa hache sur l'épaule. Il faisait froid dans la maison. Butraldi joua avec ses hommes, pour les réchauffer, à la main chaude et à qui aurait le bras le plus fort, puis il fit une partie de saute-mouton avec eux, car il n'y avait pas de feu dans la fosse; également, il fit des cul-





butes et des roulades; de temps à autre, il allait à Thorgeir et lui palpait les habits en poussant des hurlements. Les vieilles apportèrent deux écuelles : une pour les deux fiers-à-bras et une pour leur suivants tous ensemble. Dans l'écuelle des fiers-à-bras, il y avait un morceau de fromage qui n'était pas de la première tendresse et un moignon de côte de cheval. Le paysan se tenait à la porte et pria ses invités de se servir. C'était une vieille coutume dans le pays que de consacrer sa nourriture à Thor, ou de la signer en l'honneur du Christ pour ceux qui estimaient davantage ce dernier; mais les consécérations de Butraldi furent brèves : il empoigna des deux mains et sur-le-champ la côte de cheval et la grignota; Thorgeir dut se contenter du fromage : la chose est confirmée par les livres anciens. Quand ils eurent mangé, Thorgeir s'enveloppa dans son manteau et se rassit dans son coin, avec sa hache. Le paysan leur apporta des fourrures pour s'étendre dessus et voulut ensuite éteindre la lampe. Thorgeir dit : «La lumière brillera ici cette nuit.» Butraldi prit une peau et prépara sa couche près de la place de Thorgeir; il se coucha en travers du plancher surélevé, la tête pendant par-dessus le rebord, en sorte qu'il eût été facile de le décapiter d'un seul coup. Thorgeir s'émerveillait fort que Butraldi parût n'avoir aucune crainte de lui : le champion s'endormit aussitôt en faisant des ronflements prodigieux, comme si on avait détaché le serpent Midgard. Sa lance, la plus minable des armes, resta sur le plancher. Thorgeir pensa que l'homme se jouait de lui, et il resta éveillé.

Vers minuit, Butraldi se réveilla et se mit à se frotter, à se gratter, à se titiller en faisant de grands bâillements. Il dit :

«Il y a une vache qui meugle derrière le mur, cela me donne peur du noir; ce doit être une vache enragée.»

Thorgeir ne répondit pas.

«Est-ce qu'on ne devrait pas, dit Butraldi, entreprendre quelque jeu pour nous amuser? Ici, dans les Rives du Horn, les nuits sont longues et plutôt moroses. Je propose que nous nous mettions à tuer les puces. Ce qui m'amuserait le plus, ce serait de parier à qui en tuera le plus dans ma fourrure entre deux beuglements de la vache.»

Là-dessus, Butraldi étala entre eux la peau de mouton sur laquelle il était couché, sortit de son escarcelle une pièce d'argent sonnante et trébuchante et la posa sur une poutre au-dessus d'eux : «C'est de l'argent anglais, la pièce

vaut un demi-marc; qu'est-ce que tu mises?»

Thorgeir avait résolu de n'en rien dire à cet homme, sinon de ces vérités que cèlent l'estoc et la taille; c'était la première fois que Thorgeir Havarson voyait de la monnaie d'argent. Butraldi se mit donc à quatre pattes sur la peau et commença à jouer; mais comme la lumière était au plus bas dans la pièce et que les bestioles étaient promptes à fuir, le meurtre des puces avança lentement; pourtant, il en avait terrassé deux ou trois quand la vache meugla.

«Combien en as-tu?» demanda Butraldi.

Mais comme Thorgeir n'avait pas pris part au jeu, Butraldi reprit la pièce d'argent sur la poutre et déclara, en hurlant de rire, qu'il l'avait gagné au jeu. Sur ce, il prit une seconde pièce, deux fois plus grosse que la précédente, et misa. Thorgeir Havarson regarda la pièce avec des rires énormes et de grands hurlements. Une troisième fois, Butraldi misa : il tira de son escarcelle un anneau d'or et le posa sur la poutre. Mais, quelle qu'en fût la cause – que plus l'homme tuait de puces, plus Thorgeir trouvait ce jeu ennuyeux, ou que la vache se fût tue, tout simplement – Thorgeir fut saisi d'une telle envie de dormir qu'il ne put résister : on ne dira rien de plus sur cette nuit-là.

Le lendemain matin, Thorgeir Havarson ouvre les yeux et se réveille : il est tout seul dans la pièce, sa hache lui est tombée des mains tandis qu'il dormait et gît entre ses pieds. Oddi le Pouilleux, son compagnon, était parti avec les autres. C'était l'heure où l'on s'occupe des vaches, dans les Rives du Horn. Thorgeir appelle le paysan qui était dans l'étable et demande où sont ses hôtes. Le paysan dit qu'ils sont partis avant l'aube.

Thorgeir dit qu'il a soif, qu'il veut du lait et qu'il se mettra ensuite à la recherche de Butraldi et des autres – «ils ont, dit-il, emmené mon valet, Oddi le Pouilleux.»

Le paysan dit : «Ce que je peux dire de Butraldi, c'est que ses hommes ont bu le lait de ma vache ce matin et qu'elle est à sec maintenant.»

Thorgeir dit : «Alors, donne-moi un pichet d'eau.»

«Eh bien, les choses vont mal, dit le paysan, car ils ont tous pissé dans mon puits en remerciement de mon hospitalité, si bien que nous n'avons pas d'eau potable. Et je proclame que c'est grande abomination qu'un vagabond comme Oddi le Pouilleux croie trouver protection plus grande auprès de Butraldi, et trahisse un aussi grand champion que Thorgeir Havarson pour un sèche-vache et un pisse-en-puits.»

